

Entretien avec Marie-Hélène Prouteau

Marie-Hélène Prouteau, vous êtes l'auteur de *L'Enfant des vagues* (éd. Apogée), un livre qui, à travers le regard d'un enfant, évoque la beauté de la mer et le drame des marées noires qui ont endeuillé à plusieurs reprises les côtes bretonnes. Comment est né ce roman et quelle a été la volonté ou peut-être le sentiment à l'origine de ce roman ?

Ce qui a déclenché l'écriture, c'est une vive émotion, devant les images de la catastrophe pétrolière de Deep Water qui s'est produite en Floride en 2010. Catastrophe non pas naturelle comme un séisme ou des inondations, mais technique.

La colère de se dire que l'histoire se répète. Et que, s'agissant de ce que nous faisons subir à la nature, l'on ne tire pas profit des drames passés. C'était la énième marée noire, après d'autres déjà survenues, Tanio, Torrey Canyon, Amoco Cadiz, Erika. Je ne suis jamais allée en Louisiane mais j'imaginai sans mal les rivages et les bayous envahis par ces tonnes de pétrole.

Dans ce que j'écris, romans et autres textes, je suis à l'affût de cette présence de la nature, de toutes les formes du vivant. Mes personnages déchiffrent spontanément les signes autour d'eux, qu'il s'agisse du vent, des vagues, des oiseaux. Jusqu'au langage des arbres dans le cadre urbain, par exemple, dans le cas de Paul Duprat, le protagoniste des *Balcons de la Loire* (Editions La Part Commune).

Alors, évidemment, l'histoire d'une "catastrophe" où la mer se trouve assassinée m'a semblé un sujet à la fois éminemment dramatique et qui collait à ma propre sensibilité. Il m'a paru aussi intéressant de traiter ce thème de la "catastrophe" dans un roman. Dans la mesure où en France, il l'est très peu, comparé à la littérature japonaise ou américaine -je pense au romancier Don DeLillo et à *Bruit de fond* qui évoque une catastrophe non naturelle.

***L'Enfant des vagues* se situe dans un paysage qui ressemble à la Bretagne, le pays des champs d'algue et des menhirs. Toutefois, aucun lieu n'est jamais cité. Pourquoi ce choix de ne pas évoquer de lieu, ni d'ailleurs d'époque précise ?**

Je voulais ainsi donner libre cours à l'imagination du lecteur. Chacun a pu voir des images à la télévision de l'Amoco en 1978 ou de l'Erika en 1999. Ou bien a vécu directement et ressenti ces drames dans sa chair, pour ceux qui habitent sur les côtes.

En ne citant pas précisément de lieu ni de date, j'évoque cette histoire tragique dans sa dimension universelle. Pour ce qui est de la mer, des rochers, des oiseaux, des poissons, mais aussi de la sidération des habitants, le déroulement est à peu près toujours le même, malheureusement, quelle que soit la marée noire.

Les références "au pays des champs d'algue et des menhirs" laissent deviner, de façon allusive, les beautés de la mer bretonne.

Dans *L'Enfant des vagues*, vous évoquez avec une réelle force poétique le drame des marées noires. En quoi était-il important pour vous d'écrire sur ce thème et sur les douleurs provoquées par un tel drame ?

Pour nous tous, il y a le quotidien, ses vétilles, ses tracas. Et puis un jour, c'est la catastrophe qui tombe dessus avec la dureté d'un mur de fer : plus rien n'est comme avant. Cela me semble important d'écrire sur ce genre d'expérience car, en creux, cela fait ressortir la surprise bienheureuse d'être vivant.

Les odeurs de varech sur le rivage, les embruns salés, le bruit de ressac des vagues, tout cela disparaît d'un seul coup, englouti dans ces tonnes de pétrole. L'enfant assiste à ce spectacle : "C'était bien plus horrible que vu de la corniche ! Les vagues, alourdies par une bouillie noire et visqueuse se traînaient. Comme de pauvres bêtes prises au piège qui se débattent sans force."

Et puis, c'est un tempo nouveau qui s'installe : finie l'évidence magnifique, répétée de la marée, du mouvement des vagues, des cris des mouettes. On n'entend plus la mer. On n'entend plus les oiseaux. C'est un paysage halluciné. La coque du superpétrolier, au large, brisée en deux morceaux comme deux monstrueuses mâchoires. Et toute la vie des habitants se "fige", à l'image des vagues, depuis celle du patron pêcheur dans le roman qui s'est endetté pour payer son bateau jusqu'à celle de la marchande de couleurs ou des chercheurs de l'Institut de la mer, tel le vieux monsieur savant, expert en science des algues. Les bénévoles qui s'activent sur la petite plage semblent les survivants d'une étrange tribu pourchassée après un exode maudit.

Lorsque l'on écrit sur un tel sujet, quelles libertés le regard d'un enfant peut-il apporter dans le traitement du sujet ?

Cet enfant rêveur, qui vit dans son monde, au plus près des beautés marines au point de vouloir devenir "artiste de la mer", porte un regard décalé sur ce qui advient : c'est un personnage à la *Candide*. Il ne s'habitue pas, il se demande en respirant l'odeur nauséabonde du pétrole qui alourdit l'atmosphère : "Est-ce que ça existe un rêve d'odeurs ?"

Sa jeunesse, son empathie avec les animaux et la nature en général lui permettent de sentir l'inquiétante étrangeté de cette situation. Car il ressent le désarroi des adultes, leur colère, leur sentiment d'impuissance qu'il observe dans toutes leurs réactions, et, d'une certaine façon, il absorbe en lui ce flot d'émotions. Jusqu'à devenir dans le roman le symbole de cette communauté en deuil de la mer.

N'ayant pas les grilles d'analyse que nous posons sur le réel, il n'en finit pas de poser ses questions naïves sur le pourquoi des choses, la logique du profit, et les responsabilités, compagnies, lloyds... "C'est pas la fatalité", a dit le maître en classe pour tenter d'expliquer. Et l'enfant de s'interroger, à sa manière, sur la fatalité, le progrès. "Le crime de quelques-uns", entend-il. Mais alors ces gens-là seront-ils punis, se demande-t-il ? C'est sous cette approche que se trouve traitée, par exemple, la question du procès contre la compagnie pétrolière dans le roman.

Au fur et à mesure de la lecture du roman, on réalise que deux drames se jouent en réalité pour l'enfant. La marée noire, bien sûr, mais en arrière-plan, il y a l'absence du père. Finalement, *L'Enfant des vagues*, est-ce avant tout un conte initiatique, à travers lequel l'Enfant va grandir et apprendre à vivre avec ces deux drames ?

Oui, vous avez raison de parler de "conte initiatique". Mon propos n'était pas d'écrire un roman réaliste sur la marée noire. Je voulais mener le récit un peu sous la forme d'un conte, dans l'épure du lieu, du temps et du personnage. Ceci m'a amenée à ce choix d'une écriture plutôt poétique. Écriture à laquelle l'éditeur, André Crenn, et Jacques Josse, le directeur de la collection "Piqué d'étoiles" ont été sensibles.

Et, par ailleurs, je voulais donner une dimension de récit d'apprentissage : cet enfant, sensible, qui refuse de voir l'autre drame, intime celui-là, la séparation de ses parents, va suivre un chemin initiatique tout au long du roman. Comme tous ceux qui n'ont pas les mots pour dire leur souffrance, il passe d'abord par des gestes violents, des provocations car il est malheureux. Puis il va s'élever en apportant sa petite contribution - s'occuper des oiseaux mazoutés et va ainsi commencer à grandir. Aidé en cela du vieux monsieur devenu son ami : l'importance du lien humain, qu'il soit d'amour, d'amitié revient souvent dans ce que j'écris.

L'enfant a une autre compagnie, bienfaisante également, celle du livre, *L'Odyssée*. Véritable talisman pour lui qui permet de traverser la double épreuve qu'il affronte. Le jeune garçon habitué à évoluer dans "l'archipel blanc où vivent les mots de la page" montre en cela la force et la puissance réparatrice de ceux-ci.

De ce point de vue, quand nous lisons un livre qui nous parle, nous sommes, comme cet enfant, dans l'enchantement : à la fois en retrait par rapport au monde qui continue à exister autour de nous, et transportés, le temps de notre lecture, dans un ailleurs qui efface les difficultés et les tracés de la vie. C'est le pouvoir du livre et de l'art, quel qu'il soit, de nous aider à vivre.